LE DINER
DU
RESTAURATEUR.

DIALOGUE PATRIOTIQUE.

LE DINER DU RESTAURATEUR.

DIALOGUE PATRIOTIQUE.

AVERTISSEMENT.

J'ÉTOIS au Palais-Royal : j'y vois former un groupe ; un homme y propose d'enlever la reine la premiere fois qu'elle se promenera aux Tuileries. Deux ou trois autres applaudissent : je sors du groupe, je m'assieds sur un banc de pierre, & je réfléchis. J'y étois encore à cinq heures, & j'étois à jeun. Enfin je me leve, je monte chez Robert pour dîner : il étoit avec sa femme, & un registre dans un coin de la salle. — Deux hommes, que je ne connois pas, dînoient dans une autre piece, dont la plus mince cloison me séparoit, sans m'empêcher de les entendre. Je demande la carte, je m'assieds, je mange & j'écoute. Ce sont les interlocuteurs qui vont parler : je pre-

nois des notes avec un crayon, pour ne pas oublier les détails.

Les deux convives étoient Marat & Pelletier, ainsi que je le sus après : le premier rédige l'ami du peuple, & le second, les actes des apôtres.

PELLETIER.

« Ami, peux-tu penser que d'un zele frivole je me laisse enflammer. ? . . . .

MARAT.

Je sais mordieu bien que tu es, comme moi, un pauvre diable qui veut se faire de la fortune avec de l'impudence & de l'esprit ; mais tu dois voir que l'ordre ancien ne peut jamais renaître, & que si nous établissons la république, tu seras immanquablement pendu, on n'oubliera pas tes scélératesses.

PELLETIER.

Pauvre here, on oublie tout : ne connois-tu pas le peuple qui t'emploie ? Regarde comme il se presse sur les pas des Lameth, ces courtisans vétérans, ces amis intimes des Polignac, avec qui ils ont fait d'assez bons coups ; regarde comme Mirabeau retourne d'un jour à l'autre l'opinion publique, & se fait porter aux nues par ceux qui, hier, vouloient le mettre aux branches. Vas,

ſi ton parti l'emporte, je me retournerai à tems; je ſerai tout frais alors, & toi tu ſeras uſé en patriotiſme; tu ennuieras, je te ferai paſſer pour ariſtocrate, & tu ſeras pendu. A ta ſanté, monſieur Marat.

MARAT.

Tout doux, tout doux, nous n'y ſommes pas; & en fait de corde, j'ai une terrible avance ſur toi. Lis mes derniers numéros, vois comme je menace le *Motier*, comme je promets à ſes aides-de-camp des poignards, *la mort*, *la mort* en lettres italiques, LA MORT en grand. Je ſuis tellement féroce & ſanguinaire dans *mes amitiés au peuple*, que les ſervantes & les petits enfans ont peur quand ils m'entendent lire. Vois comme j'ai l'air de tout confondre dans mes fureurs; comme je mords ces petits patriotes qu'on honoroit du nom d'enragés, & que je claſſe avec les ariſtocrates; comme je reproche au peuple, mon ami, cette funeſte douceur qui fait mon ſupplice; comme je loue le pillage de la maiſon de l'infâme ariſtocrate *Caſtries*; comme je vais par-tout, jettant non pas de l'huile, mais du ſalpêtre dans le feu; comme.......

PELLETIER.

Comme, comme... ne te vante pas tant : tu n'as pas fait plus de mal que moi : on te laiſſe hurler,

& tu n'as sûrement pas effrayé aussi long-tems que j'ai fait rire, avec l'accouchement de ma grosse Target, que j'ai fini par enterrer avec cent pieds de ridicule sur la tête. Ne rabaissons point nos petits talens réciproquement : tu t'es fait furieux, je me suis fait plaisant. Si celui qui t'a commandé les fureurs se fût adressé à moi, nos rôles étoient changés. Mais, à tout prendre, je suis content du mien, & si tu l'eusses pris, tu l'eusses mal rempli ; car, il faut en convenir, tu es lourd comme un bœuf dans tes déclamations, & tu n'es un peu drôle, que lorsque tu parles de ton désintéressement, & des persécutions que t'attire ton patriotisme.

MARAT.

C'est-là la couleur qu'il faut toujours se donner, & qui réussit toujours ; toi, tu te l'es interdite par tes bouffonneries.

PELLETIER.

Oui, mais je suis bien plus dans le caractere du François, qui finit par rire de tout.

MARAT.

Oh! nous l'en empêcherons bien, & il est déja bien changé là-dessus, grace à Dieu, & le peuple quitteroit actuellement la farce la plus plaisante,

pour voir paſſer la tête du moindre mitron. Je ne déſeſpere pas, avec le tems, de voir établir des familiers qui iront faire leur rapport dans les ſections, quand ils auront vu deux perſonnes ne pouvoir pas ſe regarder ſans rire.

P E L L E T I E R.

A propos de cela, il y a quelques jours je me trouvois au cirque; il y avoit un concert, & on exécutoit une cantate ſur la révolution. Dans un moment où le chanteur, ouvrant la plus grande bouche que j'aie vu de ma vie, chantoit d'une voix d'ouragan, en aſſez mauvais vers que, grace à la liberté, les arts alloient renaître & ſortir de la nuit obſcure ..... le commerce enfanter l'abondance, &c... deux meſſieurs aſſez bien mis, & qui ne ſe connoiſſoient pas, ſe rencontrerent de regards, & dans le meme moment éclaterent de rire, de ce rire inextinguible dont Homere fait le partage des dieux. La choſe me parut en effet ſi plaiſante, que je me mis à rire auſſi, & je vis même pluſieurs gardes nationaux qui ſe mordoient les levres pour n'en pas faire autant; mais ils rioient des yeux, & je ſuis sûr que toi-même tu n'aurois pu te retenir.

M A R A T.

Moi, tu m'aurois vu au contraire communiquer

ma rage à tous les patriotes; j'aurois fait de cette ſoirée une nuit de ſang, & je n'aurois ſongé à me ſauver que quand je les aurois bien vu tous acharnés les uns contre les autres, comme les ſoldats de Cadmus.

PELLETIER.

Mais, effectivement, c'eſt aſſez-là votre maniere, à vous autres chefs de bandes patriotes. A Verſailles, ceux qui ont conduit la bande le 6 octobre, l'ont prêchée, payée, lancée & laiſſée au bas de l'eſcalier. L'autre jour, à la maiſon de Caſtries, l'homme qui avoit fait la motion s'eſt prudemment en allé rendre compte à Lameth, lorſqu'il a eu conduit dans la rue de Varennes mes trente bons citoyens qui s'étoient chargés du pillage, & je me rappelle que, même à l'affaire de Réveillon, qui partoit auſſi de votre manufacture, vous ne perdîtes pas un chef, pas même un ſous-chef d'émeutes, parce qu'après avoir mis en train les pauvres ouvriers qu'ils avoient pouſſés & ſoûlés, ils allerent vîte en rendre compte au maître, & n'attendirent pas les coups de fuſil qui maltraiterent ces pauvres gens.

MARAT.

Pardieu, mon ami, cela t'étonne? penſes-tu donc que pour de l'argent, un homme d'eſprit

veuille ſe faire caſſer la tête? Cela ſe fait, dit-on, pour de l'honneur; mais nous n'en uſons pas. Mais, qui t'a dit que l'hiſtoire de Réveillon étoit auſſi de notre fabrique?

PELLETIER.

Mais, pardieu, tout le monde.... Une petite diſtraction du duc d'Orléans, qui en parla à l'Archevêché une demi-heure avant qu'il pût en être inſtruit, s'il ne l'avoit pas ſu d'avance. Tout étoit bien combiné, & même cette pauvre bonne ducheſſe d'Orléans, qui eſt aimée, & qui le mérite, ne fut-elle pas amenée tout à point dans ce fauxbourg lors de la révolte? n'y fut-elle pas arrêtée tout à point, afin d'avoir occaſion de dire au peuple, qui lui demandoit du pain, ce que ſon mari lui avoit dit la veille, ce qu'elle croyoit bonnement, qu'on auroit ſous peu le pain à 2 ſous.

MARAT.

Tu es un ruſé coquin, mais je parie que tu ne ſais pas pourquoi nous avons fait piller l'hôtel de Caſtries.

PELLETIER.

Mais, 1°. pour faire du mal; pour tenir le peuple en haleine; 2°. pour dégoûter tous ceux qui voudroient encore attaquer votre Lameth,

& tous ces grands patriotes, qui à chaque provocation qu'ils ont reçue, ont civiquement *ajourné* le duel après la légiſlature, parce qu'ils ſe réſervoient *in petto* de faire porter avant ce tems-là une loi qui les en diſpenſeroit ; & puis pour montrer clairement à tout le monde, que le général Mottier laiſſe tout faire, & n'a ni nerf ni vertu.

MARAT.

Pauvre petit, que tu es jeune! je ſuis bon homme, je vais te tout dire. Nous commençons à voir que le peuple de Paris revient inſenſiblement de ſon aveuglement ſur nous. Nous ſentons que ſi l'on attache le peuple par l'anarchie, on ne le conduit véritablement que par la force ; nous voyons que la force eſt entre les mains de La Fayette, & nous voulons à tout prix la donner, ſoit à Charles de Lameth, ſoit à ce butor de Menou, ſoit à cette ſaloppe de d'Aiguillon, (dont notre Alexandre Lameth ſera l'ame dans tous les cas.)

PELLETIER.

Il a l'ame & la profonde hypocriſie d'un Cromwel, ton Alexandre.

MARAT.

Soit, nous voulons, dis-je, leur donner le

commandement de la garde nationale, & cela ne ſe peut pas tant que La Fayette ne ſera pas mort. Il faut donc le tuer : cela ne ſe peut avec ſûreté pour nous que dans une émeute, & dans une émeute où ſa garde aura tirée la premiere. Il falloit faire naître cette émeute ; nous avons ſaiſi l'occaſion. Trois braves, dont je crois un nommé Rotondo avoit le mot, des piſtolets, & devoit tuer le général après la premiere décharge ; ils étoient placés ſur trois bornes, & n'auroient pas manqué leur coup, ſi la garde avoit tiré ; mais ce coquin de La Fayette nous a déjoué, il ſavoit que nous n'avions que 30 ou 40 hommes payés ; (& nous n'avons plus guere que ceux qu'on paye) il n'a oppoſé aucune réſiſtance, il a contenu & par cela même augmenté l'indignation de la garde nationale ; il a donné à tout le monde le ſecret de notre foibleſſe, en nous laiſſant faire, & en prouvant que toute notre force s'eſt réduite à piller des meubles, & que tout Paris ne nous voit plus qu'avec mépris promener nos cinquante brigands dans les rues. — Tout cela me déſole, & voici que deux jours après, lorſque l'aventure bête de l'hôtel de Montmorenci, & l'aventure de la maiſon de Vaugirard nous ont ſuffiſamment rendu odieux. Bailly & la Fayette viennent demander à l'aſſemblée nationale une loi de police avec laquelle ils nous ôteront nos chers brigands ;

car cinquante coquins, reſte de la grandeur romaine, une organiſation de la garde nationale avec laquelle ils feront ceſſer les pillages patriotiques, & un tribunal qui fera pendre ceux de nos freres à qui nous conſeillons ſouvent les crimes que nous n'oſons pas commettre nous-mêmes, cela eſt affreux, mais auſſi je vais tonner contre cette œuvre ſcélérate.........

Ici un étranger a interrompu la converſation, elle a repris après ſon départ, j'en donnerai la ſuite inceſſamment.

P. M. D., *citoyen actif.*